

Marc Smeets

DU COTÉ DE CHEZ SOI

En Hollande, rentrez dans votre maison de bonne heure,
et, si vous en sortez, n'en sortez que tard
Diderot

RELIEF 7 (2), 2013 – ISSN: 1873-5045. P 107-117

<http://www.revue-relief.org>

URN:NBN:NL:UI:10-1-115796

Igitur publishing

© The author keeps the copyright of this article

Le voyage en Hollande, au XIXe siècle, s'inscrit dans une longue tradition où résonnent les notions de liberté, tolérance et commerce, mais il acquiert aussi une spécificité étant donné l'importance que prend la figure du « chez soi » : les Pays-Bas, terre d'agrément où le voyageur français se sent à l'aise et où il aimerait, si possible, vivre. Proust, de ce point de vue-là, ne fait rien de neuf quand il rêve dans la *Recherche* d'une « vie domestique » en terre batave. Les Pays-Bas, pour le voyageur français au XIXe, c'est le *home sweet home*.

Le voyage, nous voulons dire par là : le voyage *moderne*, tel que nous le concevons encore aujourd'hui, est en réalité, on le sait très bien, une invention des humanistes de la Renaissance. Pour eux en effet, le fait de voyager, de se déplacer, relevait d'une démarche pédagogique : le voyage était un déplacement raisonné, grâce auquel on pouvait ordonner et classer le monde. Le voyage humaniste se voulait aussi moral, car en se déplaçant le voyageur pouvait développer sa personnalité, voire se perfectionner intellectuellement : « Chaque peuple possède en propre des vices que le voyageur apprend à détester, des vertus qu'il s'applique à imiter, de manière qu'il atteigne comme Ulysse la prudence et la sagesse » (Doiron, 25). Autrement dit, le voyage tel que l'a inventé la Renaissance, et dont nous sommes de nos jours les héritiers, avait – et a encore – un double but : instruction et perfectionnement moral.

De ce fait, les premières relations de voyage se présentent souvent sous la forme épistolaire ; parfois aussi il s'agit d'un journal tenu par le voyageur lors de ses déplacements : il y note méticuleusement les expériences vécues, y

décrit les régions qu'il a visitées et rend compte des particularités des habitants. Le récit de voyage rédigé sous la forme d'un journal peut devenir, une fois publié, guide touristique avant la lettre. Il permet alors aux lecteurs de se faire une image plus précise d'un peuple « lointain ».

Mais venons-en aux textes qui nous intéressent avant de dire un mot sur Proust que nous gardons donc pour la fin : les voyages en Hollande racontés par des non-Hollandais. Aux XVI^e et XVII^e siècles, ce type de récits où sont évoqués les Pays-Bas septentrionaux sont en général assez louangeurs. Le patricien florentin Luigi Guicciardini par exemple juge que La Haye est le village le plus beau de l'Europe et s'étonne du fait qu'en Hollande tout le monde sache lire et écrire. Quant aux voyageurs allemands visitant leur pays voisin aux XVI^e et XVII^e siècles, Amsterdam est pour eux le centre du monde, centre dont ils célèbrent la richesse, l'esprit d'indépendance et la liberté de croyance du peuple néerlandais.

En France, la tradition du voyage en Hollande remonte à la fin du XVI^e siècle et il faut dire d'emblée que son origine est double : « Si le voyage de Hollande s'inscrit souvent dans le cadre plus vaste du 'Grand Tour', ce pays présentait pour nombre de Français un attrait particulier. » (Van Strien-Chardonneau, 2) « Attrait particulier » à cause, bien entendu, des réformés persécutés du fait de leurs convictions religieuses et qui cherchent refuge à l'étranger mais aussi étant donné les nombreux étudiants français venant en Hollande à cette époque pour y étudier la théologie, la philosophie, le droit, la médecine etc., On pense entre autres à Théophile de Viau, à Jean-Louis Guez de Balzac, à Jean-Nicolas de Parival. Celui-ci publie en 1651 *Les Délices de la Hollande*, un éloge de la République qui connaîtra jusqu'au début du XVIII^e siècle un grand succès auprès de son public français.

Mais c'est surtout dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle qu'un nombre croissant de voyageurs français visite les Provinces-Unies des Pays-Bas. Le renom des peintres hollandais peut expliquer cet engouement, ainsi que la réputation de pays-modèle acquise par la République à une époque où les états voisins sont des principautés absolutistes. L'esprit des Lumières, ennemi féroce des valeurs de l'Ancien Régime, joue également un rôle ici¹. Diderot par exemple, qui a vécu au total huit mois et demi aux Pays-Bas, signale dans son *Voyage en Hollande* que les principes qui sous-tendent l'organisation gouvernementale néerlandaise sont une véritable source d'inspiration pour le philosophe français. De plus, Diderot chante la louange de la tolérance néerlandaise qui n'est pas un simple fait psychologique, écrit-il, mais le produit logique d'un bon gouvernement : « Malgré la diversité des croyances, toutes les nations ne font ici qu'un même corps civil dont la loi

forme le lien » (127). Autrement dit, partir pour la Hollande, si on est Français, et à l'époque que nous évoquons, c'est découvrir comment fonctionne une république « idéale » et comment sont mis en pratique, dans ce contexte « idéal », les principes de tolérance et de liberté d'expression. On ne s'étonnera donc pas que Voltaire, dans une lettre à la marquise de Bernières du 7 octobre 1722, considère la Hollande comme un « paradis terrestre » (90).

Il en va de même, s'agissant toujours des documents français, au XIX^e siècle, même si les Pays-Bas ont à ce moment perdu leur image de modèle républicain « idéal »². Ce fait est dû entre autres à l'installation de la monarchie en 1815 et des conséquences qui s'en suivent³. Autrement dit, si les principes de liberté et d'égalité, principes « républicains » par excellence, continuent à séduire le voyageur français, celui-ci voit apparaître peu à peu d'autres éléments qui retiennent son attention et qui vont aussi changer sa perception du pays batave. On en retrouve un bel exemple chez Théophile Gautier qui pendant l'été 1836 fait un voyage en Belgique et aux Pays-Bas, en compagnie de son ami Gérard de Nerval. De retour en France, Gautier publie dans *La Chronique de Paris* six articles sous le titre *Un tour en Belgique et en Hollande*. Ce récit est celui d'un bon journaliste sachant capter l'attention de son lecteur par ce que l'on pourrait appeler une frivolité enthousiaste : « Gautier et Nerval y apparaissent comme de joyeux compères, mordant la vie à pleines dents, buvant immodérément, à l'affût de bonnes fortunes, libérés de tout, loin des tracasseries et manigances du petit monde de la presse parisienne » (167). Il faut ici rappeler que le romantisme a modifié le « genre » des récits de voyage, genre inventé, comme nous l'avons signalé, par la Renaissance mais qui subit malgré tout des modifications formelles au fur et à mesure que le temps passe. Ainsi, à partir du XIX^e siècle, on constate qu'une attention accrue est accordée à ce que Gautier appelle les « impressions ». L'époque des inventaires rigoureux et « objectifs », à la Diderot par exemple, est donc finie. Ce qui compte désormais, ce sont des impressions librement rapportées, « enchaînées sans souci de guider ». Ainsi, Gautier, arrivé à Amsterdam, se fait comme il dit « promener au hasard par la ville » et peut ainsi s'émerveiller *ad libitum* devant les habitations amstellodamoises – un mélange, dans une « charmante » proportion, du « caprice chinois » et de « l'exactitude hollandaise » – ; devant le hareng, « une des richesses de la Hollande » ; devant les femmes hollandaises qui toutes se ressemblent – « un moule ne donnerait pas des épreuves plus identiques » – ; devant la taille énorme des chevaux néerlandais et même devant une traduction en hollandais de *La Fille du Régent* d'Alexandre Dumas – « cela est flatteur d'être translaté dans une langue si hérissée de consonnes » (128-130). Mais ce qui le frappe,

voire ce qui l'attire le plus, c'est une forme d'intimité que le voyageur français juge typiquement hollandaise, un sens de l'habitat, et du confort d'habitat que, selon Gautier, respire le pays : « On se dit involontairement : "On aimerait bien finir sa vie dans une de ces charmantes maisons", tant il semble qu'il est impossible de ne pas y être heureux » (143). Pour Gautier, et pour bien d'autres voyageurs français au XIX^e siècle, on le verra par la suite, les Pays-Bas constituent une terre d'agrément, un pays étranger certes mais où néanmoins on se sent chez soi, en somme : la figure paradoxale d'un ailleurs exotique qui serait en même temps un cocon protecteur.

A plusieurs reprises Gautier reviendra en Hollande, tout comme Gérard de Nerval d'ailleurs qui en septembre 1844 remonte vers le Nord en compagnie d'Arsène Houssaye. Ses impressions de voyage seront reprises dans deux articles intitulés « Les Délices de la Hollande »⁴. Mais contrairement à ce qu'indique le titre, la Hollande n'y figure presque pas : Nerval y raconte ses visites à Gand, Bruxelles et Anvers. Notons ici que ce type de confusion entre la Belgique et les Pays-Bas apparaît souvent sous la plume des écrivains français de cette époque. Qu'on pense par exemple à Balzac qui dans *La Recherche de l'absolu* situe en Flandres la ville de Douai où, soit dit en passant, l'auteur fait pousser des tulipes⁵. Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'à la fin du deuxième article que Nerval mentionne brièvement la Hollande. L'écrivain, ayant pris dans le port d'Anvers « le *Stoomboot* » (le bateau à vapeur) pour aller à Rotterdam, contemple à partir du pont le paysage néerlandais et décrit la ville de Dordrecht, ville qui appelle aux sentiments du voyageur français : « Ne voudrait-on pas déjà s'arrêter dans cette bonne grosse ville, y passer quelques jours, y passer sa vie ? » (885). De nouveau, les Pays-Bas sont présentés comme le pays du « chez soi », terre douillette où le touriste français pourrait, s'il le souhaitait, trouver son bonheur.

Même son de cloche chez Maxime Du Camp qui en février 1857 visite les Pays-Bas et qui fait paraître deux années plus tard *En Hollande. Lettres à un ami*, un livre où des impressions personnelles alternent avec des passages de critique d'art. Dès son arrivée Du Camp est sous le charme du pays et s'écrie : « Quel pays la Hollande, toutes ses villes sont délicieuses ! » (77). Ou encore : « je suis amoureux de la Hollande » (97). Notons, vu que nous nous intéressons toujours à la figure du « chez soi » qui semble avoir tant d'importance pour le voyageur français, que la Haye est la ville que Du Camp « voudrai[t] habiter, une ville intelligente, faite pour la vie tranquille, les rêveries, la contemplation » (73). Et, toujours dans le même contexte, n'oublions pas les villas qui longent les canaux et dont l'ami de Flaubert dit qu'« il doit être bon à vivre là, loin des soucis du monde, à travailler, à

regarder le ciel et à ruminer des projets de voyage par delà les tropiques, les pôles et les équateurs » (74). Étant donné que le livre deviendra par la suite une référence pour de nombreux auteurs français, tout comme celui de Jean-Nicolas Parival deux siècles plus tôt – Maxime Du Camp s'en est servi lors de son voyage – ne pourrait-on pas dire que la gloire du pays batave en France, grâce à ses lignes, est assurée pour les décennies à venir ?

Ce qu'on observe chez Du Camp – les Pays-Bas sont non seulement une terre agréable à habiter, mais encore un pays qui grâce à ses qualités propres permet de rêver d'un ailleurs « exotique » – revient aussi sous la plume de Charles Baudelaire qui pourtant n'a jamais visité le pays nordique. S'est-il, pour se faire une idée de la Hollande, inspiré du guide de Maxime Du Camp ? L'hypothèse n'a rien d'improbable. Quoi qu'il en soit, le fameux texte *Invitation au voyage* évoque parfaitement ce double enjeu : le poète propose à sa muse de partir pour le Nord, « d'aller vivre là-bas ensemble » ; on peut raisonnablement supposer qu'il s'agit de la Hollande, là où tout est ordre, beauté, luxe, calme, volupté ; mais cet ailleurs fait résonner un autre ailleurs : à son interlocutrice le poète demande de ressentir l'humeur « vagabonde » des vaisseaux dormant sur les canaux, ces vaisseaux venus du bout du monde « pour assouvir ton moindre désir » (53-54) ? Quel est donc ce « bout du monde » ? De toute évidence, la Hollande, terre du chez soi par excellence, appelle ici une autre terre. Peut-être est-ce Batavia à laquelle Baudelaire fait allusion dans *Anywhere out of the World* ? Car de nouveau la Hollande est représentée dans le poème en prose comme un pays idéal (« Puisque tu aimes tant le repos, avec le spectacle du mouvement, veux-tu venir habiter la Hollande, cette terre béatifiante ? ») lorsque le poète, qui s'adresse ici à son « âme », déclame : « Batavia te sourirait peut-être davantage ? Nous y trouverions d'ailleurs l'esprit de l'Europe marié à la beauté tropicale » (356). Changement de cap : on nous invite à partir pour les Indes orientales, pour la capitale de la colonie néerlandaise. Le changement de destination qui se produit ici quelque peu subrepticement en dit long sur l'amalgame qu'on observe. Le voyageur français rêve à la fois sur le pays et ses colonies, le lieu cher est un lieu multiple, exotique et nordique, loin et proche à la fois, en termes freudiens : familier dans son inquiétante étrangeté. Nous retrouvons, comme nous allons le voir maintenant, la même ambiguïté chez Huysmans.

Il faut dire d'emblée que les Pays-Bas occupent une place importante dans l'imaginaire de l'auteur d'*À rebours*. Affaire d'atavisme, puisque la mémoire familiale de l'auteur – Huysmans est né d'un père néerlandais et d'une mère française – l'oriente vers la Hollande. Dès son enfance le jeune Huysmans rend visite à sa famille néerlandaise et passe ses vacances dans le

sud du pays, à Ginniken, Bréda et à Tilbourg. De cette période « clément⁶ » on retrouve un écho dans un passage de *Sainte Lydwine de Schiedam*, publié en 1901, où Huysmans esquisse quelques impressions d'un voyage fait en Hollande en 1897 et où il note ceci : « Dans cette salle à manger du Hoogstraat [l'hôtel où Huysmans a logé en 1897] où nous sommes si bien à l'aise, chez nous, dans un coin tiède et douillet, des bouffées de souvenirs de famille et d'enfance me remontent, suscitées par le parfum de la pièce, par ce parfum si spécial aux intérieurs du pays et qui est fait de pain d'épice et de thé, de gingembre et de cannelle, de salaisons et de fumures [...] » (288). La Hollande, c'est le pays de bonheur, le pays qui lui rappelle son enfance, le pays imaginaire aussi où Huysmans, s'il pouvait vivre là-bas, se sentirait chez lui. Cette image du « chez soi » revient déjà dans un de ses premiers articles intitulé « En Hollande », écrit après un séjour passé en 1876 chez son oncle Constant Huijsmans à Tilbourg. Cet article est en quelque sorte une mini-relation de voyage, un inventaire de ses expériences néerlandaises et où il débute ainsi : « La vie hollandaise diffère entièrement de la nôtre [...] les Brabançons s'enferment chez eux, dans leur *home*, et dépensent la majeure partie de leurs revenus à se dorloter, à bien manger et à bien boire [...]. La vie est bonne, au demeurant, dans ce pays des kermesses et des buveries. » (9) Autrement dit, même si la vie néerlandaise est autre que celle que mènent les Français, elle peut devenir pour ceux-ci une nouvelle *Heimat* (une patrie nouvelle). Mais il faut se hâter, conclut Huysmans, antimoderne jusqu'aux orteils, car ce sera bientôt fini avec « la joyeuse et pittoresque Hollande » (21). Gare au progrès !

Un second article concernant les Pays-Bas et portant le même titre verra le jour dix ans plus tard⁷. Huysmans y raconte son voyage à Harlem, Amsterdam et Alkmaar. Ce qui frappe, c'est que, cette fois-ci, l'écrivain emprunte la même voie que Du Camp et Baudelaire : la Hollande, terre du chez soi, permet de fantasmer un ailleurs plus lointain. Ainsi Huysmans, allongé dans son lit d'hôtel, peut embarquer, « gratis » comme il dit, pour l'Extrême-Orient : « Je me suis figuré naviguer sur un bâtiment, dans une cabine, j'ai rêvé de Java, de Batavia, des îles de la Sonde, des Indes, de l'Océanie, tout en ronflant comme un bienheureux loir. » (48) Autrement dit, les Pays-Bas, grâce à ses colonies orientales, respirent un parfum exotique qui fait fantasmer le voyageur français. Nous pouvons donc dire qu'il s'agit ici d'un double exotisme : la Hollande, pays étranger mais aussi familier, a la heureuse qualité de faire surgir des terres lointaines, des pays éloignés qui séduisent l'imagination du voyageur étranger. Et elle est d'autant plus attirante, semble-t-il, pour les Français qui dans leur propre pays ne se sentent

pas « chez eux ». De ce point de vue-là Baudelaire et Huysmans nous fournissent de beaux exemples.

Et puis, vers la fin du XIX^e siècle, ce double exotisme disparaît. Comme s'il était devenu un lieu commun, trop commun, dont les touristes français ne s'étonnent plus guère⁸. Ou peut-être un autre exotisme est-il apparu venant concurrencer ce qui existait auparavant et qui est déclaré donc désuet ? Ou y a-t-il encore d'autres raisons ? Car force est d'admettre que l'exotisme ancienne manière est radicalement absent chez Paul Verlaine par exemple, qui, ayant visité les Pays-Bas au mois de novembre 1892 pour des raisons professionnelles, note ses impressions dans *Quinze jours en Hollande*. À côté des descriptions de sa tournée de conférences – Verlaine emportera au total 900 francs, soit à peu près 3000 euros (Buisine, 463) – le poète des *Romances sans paroles* décrit ses visites aux musées, ses promenades dans les villes, ses conférences dans le pays et note avec une fascination visible la qualité d'habitat – maisons, mais aussi moyens de transport – du peuple néerlandais. À plusieurs reprises il chante la louange du « confort » batave, confort lié au « chez soi ». Prenons par exemple le train néerlandais :

Quels bons wagons que ceux de première classe en Hollande ! Sièges larges, commodes, et, chose inappréciable en hiver, pas de ces « machins » en métal sur lesquels le pied n'a pas d'assiette et que des employés brutaux retirent brusquement de dessous vous pour en... lancer d'autres à peu près aussi tièdes au cri joyeux (pour eux !) de : « Gare les pieds ceux qui en ont ! » Ici, le train est chauffé par la vapeur même de la locomotive probablement concentrée dans de vastes tuyaux : toujours est-il que quelque place que vous mettiez vos jambes, vous sentez une chaleur douce et qu'il règne dans la voiture une atmosphère de chez soi confortable. (395)

D'où la question qui trahit sa stupéfaction : « ces Hollandais auraient-ils tout bon ? » (373) On peut comprendre que l'écrivain répond par l'affirmative. Les fiacres y sont commodes « comme il n'y en a pas à Paris ». Et ce n'est pas seulement les moyens de transport qui lui plaisent. Prenons par exemple la chère néerlandaise. *Quinze jours en Hollande* pullule de descriptions de déjeuners, dîners, soupers, le tout arrosé de bien des verres de vin et de schiedam. « Quel repas ! » (401), s'exclame le poète attablé à maintes reprises, un véritable « festin des Titans » (374). Bref, le pays l'a beaucoup séduit, de sorte que Verlaine, sur le seuil de quitter le pays, constate que son séjour lui a fait découvrir une « si fantastique » Hollande, une « paisible » Hollande « où je me suis tant plu » (412).

Un autre exemple de « bien-être » batave peut être relevé chez Octave Mirbeau, autre voyageur français qui semble avoir trouvé son *home* dans le Nord. Il en fait en effet la description dans le « journal » qu'il a tenu lors de

son voyage en automobile et qui est publié en novembre 1907 sous le titre de *La 628-E8*. Initialement, avant de partir, l'écrivain s'était heurté aux réactions sceptiques de ses amis français au moment de prendre congé d'eux. Pourquoi quitter « la France du progrès, de la générosité et de l'esprit » (313) ? Attention, la Hollande, c'est un pays de sauvages : « Ah ! Vous allez en avoir des embêtements !... En Hollande, les Bataves vous regardent comme des bêtes curieuses et malfaisantes, s'ameutent, s'excitent, dressent des embûches... Et c'est la culbute dans le canal... » (313) Bien décidés à ne pas se laisser intimider par ces commentaires, songeant peut-être qu'il ne faut pas se fier à ces sédentaires n'ayant jamais quitté leur bled provincial, Mirbeau et son mécanicien Brossette prennent le risque et font le saut dans « l'inconnu ». Mais nous ajoutons ici, chose importante dans le contexte qui est le nôtre, que l'inconnu n'est pas si inconnu que cela. Car il s'avère que l'auteur avait déjà visité les Pays-Bas à une époque antérieure, une première visite dont il garde un excellent souvenir. Ne pourrait-il pas, visitant une deuxième fois ce pays tant « désiré » par lui, devenir victime d'une désillusion totale ? D'où son constat qui en dit long de sa « peur » : « Mais, pour n'être pas détrompés, il faudrait ne retourner jamais, à quinze ans d'intervalle, dans un pays où l'on aurait vécu trop heureux... » (419-420). Les Pays-Bas du « chez soi » sont-ils donc devenus une terre comme toutes les autres ? Certes, il y a des moments où le vieux Mirbeau retrouve cette félicité qu'il a éprouvée autrefois, comme par exemple en entrant la vieille petite ville de Gorinchem : « Il me semblait que c'était le bonheur, et que j'eusse vécu là le reste de ma vie » (434-435). Mais pour le reste, on a l'impression que l'écrivain fait le voyage à travers un filtre, à savoir celui du temps qui a passé. C'est dire que la Hollande de la première fois n'est plus la Hollande qu'il revoit maintenant. Et Mirbeau donc de constater : « Du moins, à présent, saurai-je comment les pays vieillissent... Hélas ! ils vieillissent à mesure que nous vieillissons. Tous les êtres et toutes les choses n'ont pas d'autre vieillesse que la nôtre ». Ces considérations de Mirbeau sur le temps qui passe et le vieillissement, considérations certes un peu paradoxales car elles sont inspirées par un éloge de la vitesse, nous amènent en fait, et en fin de compte, chez Marcel Proust. Car Proust a lui aussi un rêve hollandais, et il doit être clair qu'il hérite de ce rêve pour avoir lu ses prédécesseurs.

L'on sait que l'auteur de la *Recherche* a visité les Pays-Bas à deux reprises, en 1898 et en 1902, et ce à l'occasion de deux expositions consacrées à Rembrandt et aux primitifs flamands (Tadié, 471-475). Autant dire, tout comme l'affirme Julie André, que c'est pour des raisons tout à fait stéréotypées que Proust est monté dans le nord en bateau, train et coche d'eau, la Hollande,

nous l'avons déjà constaté, étant considérée par lui et par bien d'autres avant lui comme un pays artistique par excellence (11-12). La critique, nous ne disons toujours rien de neuf, a beaucoup glosé sur le rôle qu'a joué ce voyage dans la vie privée de l'auteur et dans les brouillons de la *Recherche* et sur les raisons de sa quasi disparition dans la version « définitive » de la *Recherche*. Or ce qui a peut-être moins retenu l'attention de la critique, c'est que Proust, tout comme ses compatriotes littéraires du XIX^e siècle, semble lui aussi être obsédé par l'image de la Hollande du bien-être : un pays idéal où le sentiment du chez soi occupe le premier rang. Dans le (con)texte proustien notamment peuplé, comme l'a démontré Franc Schuerewegen, par les êtres de la fuite et du glissement (47), l'idée de la stabilité voire de la sédentarité heureuse n'a peut-être rien de surprenant. Proust a beaucoup fantasmé sur la nordicité et son fantasme du nord nourrit une bonne part la genèse de la *Recherche*. Que l'on pense par exemple à l'image que l'on retrouve dans l'Esquisse LXX où il est question de Maria « que je dis qu'elle est hollandaise », préfiguration d'Albertine qui a vécu à Amsterdam :

L'amour de Maria me semblait une chose déterminée, comportant des promenades en barque sur les canaux de la Zélande, de longs hivers aveuglés de brouillards blancs où l'on se réchauffe en buvant à côté d'elle du Schiedam, une vie domestique et sociale intense, des gens qui viennent s'asseoir à votre table de bonheur de la maison multicolore et propre, défaisant avant d'entrer leur patins et leurs manteaux couverts de neige. (1005)

Nous croyons pouvoir dire que la Hollande proustienne est donc comme un reste du XIX^e dans une grande œuvre du XX^e ; en somme que ce qui retient Proust au XIX^e siècle ce serait très exactement les pages que les proustiens connaissent si bien, là donc où l'agrément du « home » est célébré, où Albertine, où Maria seraient à la fois des êtres exotiques et des êtres proches, des amantes et des mères si l'on veut, parisiennes et bataves, car il est sûr qu'elles appartiennent à plusieurs univers et, surtout, à plusieurs états de la *Recherche*. Proust, de ce point de vue-là, n'a rien inventé, il ne fait que reprendre un imaginaire qui le précède : l'imaginaire du nord au XIX^e siècle.

Notes

1. Par contre ni Montesquieu ni Voltaire n'étaient grands amateurs du modèle républicain. Selon Voltaire, ce type de régime n'était approprié qu'à de petits pays : « La démocratie ne convient qu'à un petit canton suisse ou à Genève » (cité dans Van Strien-Chardonneau, 294).
2. Déjà, vers la fin du XVIII^e siècle, la France voit quelques inconvénients dans le modèle républicain néerlandais. C'est un fait que lorsque, après la chute de la monarchie en 1792, « les républicaines se pencheront sur l'élaboration d'une nouvelle constitution et d'une

nouvelle administration à donner à la France, ils se tourneront plutôt vers le modèle américain. » (Van Strien-Chardonneau, 294)

3. La fin du XVIIIe et le début du XIXe siècles correspondent à une période en plein mouvement, passant par la République batave (1795-1806), le Royaume de Hollande (1806-1810) et le Premier Empire Français (1810-1813) pour arriver, en 1815, au Royaume des Pays-Bas.

4. « Les Délices de la Hollande. Première lettre à Mme de Villemessant », *La Sylphide*, 20 octobre 1844 ; « Les Délices de la Hollande. (2e article) », *La Sylphide*, 8 décembre 1844 (notons que de juin 1843 à décembre 1844 la revue prit le titre de *Revue parisienne*).

5. Voir l'introduction d'Éric Bordas à *La Recherche de l'absolu*, Paris, Livre de Poche, 1999.

6. Lettre de J.-K. Huysmans à l'écrivain néerlandais Arij Prins du 8 septembre 1885 « Cela me fait un si grand plaisir de recevoir de Hollande une lettre littéraire d'un ami. Je m'en suis singulièrement sevré et cela m'apporte un bon parfum d'un pays où la vie m'a été jadis presque clémente » (25).

7. L'article a paru en deux livraisons de la *Revue illustrée*, no. 25, 15 décembre 1886 et no. 27, 15 janvier 1887.

8. Chez Octave Mirbeau par exemple : « Pour la première fois aussi, je redevenais sensible à cet aspect oriental, extrême-oriental, qu'ont la plupart des villes et des villages hollandais [...] » (*La 628-E8 in Œuvres romanesques*, 435 ; c'est nous qui soulignons).

Ouvrages cités

Julie André, « À propos d'un « blanc » du texte : le voyage en Hollande », in *Marcel Proust aujourd'hui*, no. 8 (*Proust et la Hollande*), édité par Sjef Houppermans, Manet van Montfrans et Annelies Schulte Nordholt, Amsterdam/New York, Rodopi, 2011.

Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois et Jean Ziegler, Paris, NRF.

Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, tome I.

Alain Buisine, *Verlaine. Histoire d'un corps*, Paris, Tallandier, coll. « Figures de proue », 1995.

Maxime du Camp, *En Hollande. Lettres à un ami*, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1859.

Denis Diderot, *Voyage en Hollande*, Paris, La Découverte, 2013.

Normand Doiron, *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy/Paris, Les Presses de l'Université Laval/Klincksieck, 1995.

J.-K. Huysmans, *En Hollande*, Paris, L'Echoppe, 1993.

J.-K. Huysmans, *Lettres inédites à Arij Prins*, éd. Louis Gillet, Genève, Droz, 1977.

J.-K. Huysmans, *Sainte Lydwine de Schiedam*, Paris, Maren Sell, 1989.

Octave Mirbeau, *Œuvres romanesques*, Paris, Buchet Chastel, 2001.

Gérard de Nerval, « Les Délices de la Hollande. (2e article) », in *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, tome I, Paris, NRF Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989.

Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, tome II.

Franz Schuerewegen, « Patiner à Balbec », in *Marcel Proust aujourd'hui*, no. 8 (*Proust et la Hollande*), édité par Sjef Houppermans, Manet van Montfrans et Annelies Schulte Nordholt, Amsterdam/New York, Rodopi, 2011.

Madeleine van Strien-Chardonneau, *Le Voyage de Hollande : récits de voyageurs français dans les Provinces-Unies, 1748-1795*, Oxford, The Voltaire Foundation at the Taylor Institute, 1994.

Jean-Yves Tadié. *Marcel Proust*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Biographies », 1996.

Paul Verlaine, *Ceuvres en prose complètes*, éd. Jacques Borel, Paris, NRF Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1972.

Voltaire, *Correspondance*, éd. Théodore Besterman, Paris, NRF Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, tome I.